

BELVEDERE

N.28 (4^{ème} année mail)

(2200 envois en Europe)

Février 2014

Messina Santa Croce sull'Arno Milano Lyon

Journal poétique critique politique et humoral en langue française italienne et sicilienne de l'écrivain Andrea Genovese, adressé par La Déesse Astarté (Association Loi 1901 av. J.C.) à ses amis aux lecteurs de ses livres et à tous ceux qui le désirent. Belvédère est un objet littéraire. Le scribe remercie les lecteurs qui l'impriment et le gardent pour future mémoire ou le diffusent via internet. Pour l'envoi de livres catalogues et revues demander l'adresse postale. Pour ne plus le recevoir, il suffit d'envoyer un mail.

a.genovese@wanadoo.fr

Diario poetico critico politico e umorale in lingua francese italiana e siciliana dello scrittore Andrea Genovese, indirizzato a cura di La Dea Astarte (Associazione Legge OttoPerMille av. J.C.) ai suoi amici ai lettori dei suoi libri e a quanti desiderino riceverlo. Belvedere è un oggetto letterario. Lo scribe ringrazia i lettori che lo stampano e conservano a futura memoria o lo diffondono via internet. Per l'invio di libri cataloghi e riviste domandare l'indirizzo postale. Per non riceverlo più, basta mandare un mail.

FÍMMINI

FEMMES

DONNE

SILHOUETTES

Andrea Genovese

A stati a Missina

Dî na gran cozza
azzurra galligianti
nuda niscisti
e fu scannulu giganti
nu curriri sbannatu
'i muccuseddri
russi e bausi
comu iammuredtri.

A vintata 'i luci
chi dî tô minni si livau
l'umbrilluni
suttasupra rivutau.

Iò chi tranquillu
ntâ rina mi-nni stava
mancu éppi u tempu
'i mettiri l'ucchiali
chi-mmi facisti
divintari 'i sali.

Automne à Sète

Par endroit taché
de nuages éphémères
l'horizon incertain
d'atomes irisés
prêts à se désagréger.
Voilà que la mer se lève
immense tapis roulant
éprise de liberté.
A cet appel de marée
les tombeaux
dégringolent vers le môle
qui déroule
son chemin de ronde.
Marcher sans savoir où mène
le temps disloqué
de l'enfant vieilli
à soi-même inconnu.
Ah oui
refaire le monde
chercher d'autres codes
balayer le sort.
Un rayon de soleil
joue avec ta voile
qui s'éloigne du port.

Inverno a Milano

Giostrano parole
impronunciate
nel cielo innominato
dove giocammo ai dadi
l'esistenza.

Anche gli alberi
lanciano in alto i rami
a sfidare nuvole
vorticanti
che svelano in chiaroscuro
la seduzione della peste
nel recinto
del lazzaretto.

Solo ai monatti
fu concesso di passare
indenni nello strazio.

Scendeva da uno
di quegli usci.

ENGAGÉES

La candidate au marché

Il manque à peine un mois aux élections municipales et la distribution des tracts des candidats a pris un rythme de croisière. Croisière au milieu des asperges et des brocolis, des carottes et des courgettes, des œufs plein air (qui sait) et des fromages, des poulets rôtis et des poissons de montagne, du pain de campagne et du miel d'apiculteurs maritimes. Dans cet énorme saladier, dansent les candidats et surtout les diffuseurs de tracts, le plus souvent des femmes qui allongent gentiment le bras, défiant l'artriticulation du membre, pour trouver une main prenante. Je suis en train de constater comme deviennent de plus en plus rares les personnes qui allongent leur main et encore plus rares celles qui s'arrêtent pour échanger un mot avec cette Armée du Salut bariolée. Comme si les gens en avaient vraiment marre, comme si les gens finalement n'étaient plus dupes des promesses et des programmes, des vieux visages et des nouveaux, comme si on voulait faire comprendre, peut-être timidement, avec honte parfois, que cette fois ils vont bel et bien changer de casaque, qu'ils n'écouteront plus les mêmes sornettes, qu'elle aille se faire foutre la solidarité républicaine, décidés à essayer le pire, coûte que coûte, pour voir qu'est que ça donne, le bordel le cas échéant. Il y a une sorte d'envie de se débarrasser de ceux qui jusqu'ici ont chaussé des bottes dorées, ressusciter les déchaussées, ces pauvres toujours plus pauvres pour lesquels des bandes de cons viennent quémander des aliments, ne comprenant pas que c'est grâce à cette charité misérable que les pauvres sont toujours plus nombreux et toujours plus pauvres. Comment en vouloir aux suffragettes que je croise, souvent des femmes éprises de leur rôle, il suffit que je leur jette au visage, goguenard, un seul mot, par exemple, *Révolution*, et les voilà déstabilisées. Voilà un original, on lit dans leurs yeux. E après ?, s'est hasardée à me demander une des plus courageuses. Après ce sera le chaos, j'ai répondu, et autrement que Dieu, Yahvé et son Allah de compère, nous big banguerons un univers un peu moins merdique. Tout cela pour des élections municipales ? La dame est pressée de tracter. Bien sûr, Lyon est peut-être la seule ville où le maire actuel n'a aucune nécessité de papoter avec le mot-valise *change/ment*. Mot rouillé, bien qu'au niveau national le dernier à l'avoir proposé ait maintenu ses promesses. Le Pédégé en Chef en effet a bien changé : dans sa normalité de socialiste, dorénavant il sera toujours du côté des richards, ses meilleures compagnonnes seront des comédiennes, les énarques et les beaux mecs de Silicon Valley et pas les gueux qui squattent dans les rues, il sera de plus en plus attaché aux droits des hommes et c'est pourquoi, comme son prédécesseur, il ira casser les couilles à n'importe qui et à n'importe quoi en Afrique, d'ailleurs il a encaissé pour cela l'appui inconditionnel de Madame Le Pen, médium accrédité de Jeanne D'Arc. Quoiqu'il en soit, un marché du 3^{ème} arrondissement m'a réservé une surprise : je me suis attardé avec une jeune candidate, tête de liste d'un mouvement "solidaire et progressiste", en me présentant comme un vieux brigadiste rouge italien et lui proposant une discussion tête à tête. Je ne l'ai pas déconcertée tant que ça, car elle a accepté. J'ai essayé de lui faire comprendre que, comme pour le partage égalitaire de la galette des rois, même pour les transports urbains ou le nettoyage des rues, s'imposent des solutions radicales. Armées. Armées de carottes et patates, il va de soi. Je crains que les patates elle préfère les rissoler. Cependant, j'ai apprécié son courage et sa clarté, Je lui souhaite de tirer son épingle du jeu. Elle s'appelle Aurore Ninino, un nom d'évidente origine italienne.

Les Chinoises du Nouvel An

J'ai la chance d'habiter au dessus de l'Association des Chinois d'Outremer de Lyon. Je considère en effet déjà une chance le rapport d'amitié que j'entretiens avec son Président, Kear Kun Lo, un homme dynamique et très aimable. Comme lui, moi aussi j'attends à chaque début d'année les premiers roulements de tambour m'annonçant l'arrivée du Nouvel An chinois, qui apporte un peu d'animation dans un quartier abandonné où rien ne se passe, si on exclue le trafic de la drogue et des cigarettes, les clins d'œil au grand jour des femmes rom devant Casino (hélas, squelettiques le plus souvent, où diable sont finies les belles gitanes d'antan ?) et des africaines, rue de la Guillotière, la nuit. Devant une si triste réalité, c'est presque un parfum de lotus que répandent les femmes chinoises. On ne les voit jamais passer, elles marchent dans les rues tranquilles et sérieuses, avec grâce et simplicité, bien intégrées mais toujours avec la fierté d'appartenir à une communauté qui a ses règles et ses valeurs. Elles sont nombreuses dans l'association : dévouées et discrètes, elles animent les activités, les cours de langue, le karaoké et d'autres manifestations. En observant de ma fenêtre le cortège pétaradant du Nouvel An, l'Année du Cheval, mon regard se posait avec une fraternelle sympathie sur cette foule de gens fidèles à leurs traditions, sur ces femmes touchantes, à leur manière engagées.

**Belvédère est un objet
littéraire.**

**Le scribe remercie
les lecteurs qui l'impriment
et le gardent
pour future mémoire
ou le diffusent via internet.**

LA VECCHIA SIGNORA

Quando l'Unità regalava Louise Michel

L'Unità, il glorioso giornale del Partito Comunista Italiano (quello che ne resta insomma), è uscito mercoledì 12 febbraio con un inserto speciale celebrante il suo 90° anniversario. Fondato da Gramsci nel 1924, l'Unità ha accompagnato le lotte operaie degli anni '20 del secolo scorso, naufragando nella clandestinità all'avvento del fascismo. Risorto alla luce durante la Resistenza, ha vissuto la sua più bella e generosa stagione durante la ricostruzione e le lotte operaie degli anni 60-70, a poco a poco scivolando nei bizantinismi del riformismo autodistruttivo del berlinguerismo, cominciando il suo lento declino a partire dall'imborghesimento sempre più marcato del PC, della sua svolta istituzionalista, della sua illusione di arrivare al potere attraverso il compromesso storico, cioè chiudendo un occhio sulla corruzione cancerosa e generalizzata del paese, sul servilismo agli Stati Uniti, meta di viaggi piuttosto strani e misteriosi di molti dirigenti negli anni a cavallo della caduta del muro di Berlino. I risultati disastrosi di una politica cieca e opportunistica li si è pagati negli anni '80 e '90, la lotta per un nuovo progetto societale accantonata, la tensione morale caduta a un livello sempre più basso, tanto che per fare un poco di pulizia nel paese si è reso necessario l'intervento della magistratura (mani pulite), che ha innescato il tracollo delle vecchie forze politiche e, per quanto riguarda il PC, la sua fatale disgregazione etica, attraverso una serie di trasformismi successivi che, di sigla in sigla, ha favorito il mantenimento al potere dei dirigenti più cinici e incalliti da una lunghissima carriera politica a spese del contribuente (e basti citare i Napolitano e i D'Alema, che mai hanno sentito la dignità di mettersi da parte, di farsi dimenticare e perdonare, come invece hanno fatto altri vecchi dirigenti - Ingrao, Cossutta, Natta, anche Occhetto se vogliamo e tanti altri - il loro tradimento verso la classe operaia e i diseredati del nostro paese). Per decenni costoro, anche da posizioni di prestigio istituzionale, mai si sono accorti che l'Italia era diventata un paese mafioso, inquinato e corrotto sino al midollo. L'ultimo *resistente* (che ironia!), Giorgio Napolitano, addirittura ha voluto giocare al Padre della Patria, al Papa laico di cui sembra non sappia fare a meno un paese fondato sull'ignoranza e la superstizione cattolica. Il mio rapporto con l'Unità è stato per anni lo stesso dei miei umili compagni di partito. Segretario della Sezione Postelegrafonici, termine oggi antediluviano, a un certo momento la sezione di *fabbrica* con più iscritti, almeno seicento, della Federazione milanese del PCI, si diffondeva insieme il giornale nei nostri uffici, si raccoglievano abbonamenti e soldi, talvolta anche noi si andava a distribuirli davanti alle fabbriche. Gli intellettuali del Partito, che facevano carriera al merito intellettuale (c'era negli anni 70 la minaccia di creare un partito degli intellettuali e credo che queste idee coinvolgessero, a meno che ricordi male, anche personaggi rispettabili come Mario Spinella, Giancarlo Ferretti, Vittorio Spinazzola, Giancarlo Bosetti, e tanti altri), in genere sapevano di me visto che collaboravo a riviste importanti come Uomini e Libri, Il Ponte, e, grazie a Davide Lajolo, a Giorni Vie Nuove, ma fingevano di non conoscermi, perché era abbastanza anomala una militanza di base come la mia, che non nutriva simpatia alcuna verso gli intellettuali e aveva più dimestichezza con gli operai. Comunque sia, un tentativo di collaborare all'Unità (la cui sede e direzione erano a Milano)

lo feci. Il compagno Ottolenghi, che dirigeva le pagine culturali, mi concesse dopo una lunga anticamera, un incontro. Tutto mi sarei aspettato, tranne che mi sottoponesse ad un interrogatorio di terzo grado per cercare di capire che bestia fossi e a chi andavano le mie simpatie nel partito. Quando mi chiese cosa pensavo di Napolitano, innocentemente fischiatai "Napolitano come canti tu..." Ignoravo che Napolitano fosse la guida spirituale del culturalume del PCI. La lesa maestà era flagrante. Per non rimandare comunque indietro un compagno responsabile di una sezione abbastanza importante per varie ragioni in Federazione, anche se di tutta evidenza completamente disorganico, Ottolenghi mi diede un volumetto - è ancora con me, i Fados portoghesi pubblicati da Guanda - dicendomi di scrivergli venti righe. Uscirono sì, le venti righe. Sei mesi dopo e con le mie iniziali. Non sono più tornato a napolitanizzare col compagno Ottolenghi. Di lui del resto, e di tanti altri, non ho più saputo nulla dopo il mio trasferimento in Francia all'inizio degli anni '80. Ma se tutto questo è ormai nel limbo del tempo perduto, tuttavia mi resta una certa nostalgia della vecchia signora: l'Unità aveva un suo fascino, una sua ricchezza, un suo carisma, una sua grandezza. In suo nome, ma anche in nome delle balle che gli *organici* ci raccontavano sulle sue pagine, umili compagni hanno sacrificato anni della loro esistenza, in una fedeltà spesso cieca, molti smarriti via via che le delusioni si sono accumulate, che il sol dell'avvenire s'è annegato in un mare di chiacchiere, e che di barcarola in barcarola si andava a puttaneggiare con le berlusconette, tanto che oggi non sembra fare scandalo rimpiazzarle con le Renzette. Del resto ormai la sola verità *organica* è quella di vivere in un paese totalmente devirilizzato. Ma l'Unità resta nel mio cuore. Quanti libri essa ha regalato ai più solerti diffusori, magari stampati per gli abbonati di Rinascita: Ho ancora con me *America in fiamme* di John Reed, *Gloriosa Spagna* di Constancia de la Mora, e soprattutto *La Comune* di Louise Michel. C'era di che nutrire le nostre ingenuità utopiche. Ma erano già in tanti che alle utopie non credevano più e si adattavano e si "sobbarcavano", ancor prima della morte di Berlinguer, l'ultimo utopista. Eccomi qua, mi guardo allo specchio e mi faccio una pernacchietta. So di essere ormai l'unico comunista marxista leninista stalinista maoista hochimista cheguevarista rimasto in circolazione. Bisogna pur che ci sia almeno "un fantasma che percorre l'Europa". Alla vecchia signora, e a tanti compagni diffusori, a Spartaco che si è suicidato, a Franco che è morto di cancro della disperazione, a tutti quelli, anche più giovani di me, scomparsi perché avevano un cuore meno duro del mio, dedico questo ricordo. Grazie, Unità, per averci ingannato facendoci sognare.

**Belvedere è un oggetto letterario.
Lo scriba ringrazia
i lettori che lo stampano
e lo conservano a futura memoria
o lo diffondono su internet.**

FLEURS SAUVAGES

Annie Salager

Géologie
de la mémoire

Le même ancêtre

*Quand le soir pousse ses proies
mouches ou moustiques, vers les murs,
chaque année sur la même poutre
un amphibien ou son semblable
en petit dinosaure vient
remonter avec moi l'ère quaternaire*

*Rien ne remue alors dans l'inconnu
d'un temps qui bouge sans bouger,
ancêtre animal suis-je son ombre,
est-il l'esprit d'un disparu
dont je porte la musique,
le temps ne remue plus
en la chose du lieu endémique,
elle va, vient, mémoire ancienne
que durcit un temps de pierre,
souffle initial du Tao, rêve mélanésien
qu'en sais-je, trame qui se tisse
se défait toute nouvelle disparaît*

Celle d'Annie Salager n'est pas une poésie de fulgurances et ce n'est pas le mot lumière, un peu trop parsemé dans ses textes, à nous foudroyer. Par contre l'épaisseur de sa pensée, l'excavation dans la recherche des significations plus profondes de notre présence humaine, se nourrissant de lymphes géologiques et cosmogoniques, donnent toujours des textes d'une indiscutable beauté. La poéticité, si on veut se servir de ce mot, est toujours au rendez-vous même là où une sorte d'engagement politique (et féministe) peut paraître naïf. Dans ce contexte aussi, elle nous donne des poèmes forts, sincères et passionnés, d'une source limpide. D'autre part, dans des textes tels qu'*En planche et restanques*, par exemple, Annie Salager montre que jamais en elle se sont taries les racines occitanes, et avec elles la pureté des souvenirs et des sentiments affectifs – voir aussi *Ciel d'automne, Le bavard, La vie est un rêve, Occitan*, où se décline avec mélancolie une riche musique de vie et de mort, et l'écologie du monde enfantin se déploie à travers un lyrisme attachant et raffiné.

Annie Salager
la Mémoire et l'Archet
La Rumeur Libre Editions

Louise Michel

Sainte Jeanne
du Prolétariat

Depuis désormais une quinzaine d'années, les Presses Universitaires de Lyon ont en chantier une collection pour la publication des œuvres de Louise Michel, la lumineuse égérie de la Commune, la maîtresse d'école que même pendant son exil forcé en Nouvelle Calédonie n'a cessé de défendre les principes de l'anarchie et de la solidarité prolétaire. Sous les presses de PUL, viennent de paraître trois nouveaux romans recueillis dans un seul volume par Claude Retat et Stéphane Zékian.

Une longue vie de combats, celle de Louise, la figure féminine plus lumineuse de l'histoire de France, et d'écriture, car elle a été aussi une prolifique écrivaine, et pas des moindres. Et on ne comprend pas pourquoi en France, où quand même on a donné son nom à plusieurs édifices scolaires, cet aspect de sa personnalité soit comme effacée, à s'en occuper seulement dans les milieux universitaires, tandis que dans d'autres pays ses qualités littéraires sont reconnues. Son histoire de généreuse utopiste est surtout consignée à la lucide chronique de l'expérience révolutionnaire de 1871, *La Commune*, qui a la saveur d'un roman, où l'esprit de vérité et de témoignage se lève à un niveau stylistique d'une grande modernité. Louise Michel a écrit une trentaine d'œuvres, entre romans, mémoires, essais et pamphlets, recueils de poésie et de folklore canaque, en bonne partie publiées pendant sa vie, une dizaine parues posthumes. Le courage et la cohérence exemplaire de cette Jeanne d'Arc du prolétariat pourraient aider la France à trouver une fierté depuis longtemps perdue. C'est pourquoi ses œuvres seraient à mettre dans les mains de la jeunesse d'aujourd'hui, esclave de Smartphones et tablettes et de conneries de livres qu'une idéologie laxiste essaie d'introduire à l'école, dans le but de déviriliser l'hexagone.

Louise Michel
*Les microbes humains,
Le Monde nouveau, Claques-dents*
PUL

Sibila Petlevski

L'abîme
de l'oubli

Déjà vu

*Nos nuits blanches n'appartiennent
qu'à nous:
nous voyons clair, mais il manque les pôles
d'où la lumière marquerait d'une extase
de couleurs
l'espace qui reproduit à vide
la forme d'une sphère. Par miracle,
le ballon
a réussi tout seul son expulsion de l'orbite.
Nous ne partageons rien: même la
responsabilité n'appartient
qu'à nous. L'énergie investie dans des
séparations
disposées régulièrement le long de la ligne
du mouvement enfin libéré de la
gravitation,
sera la seule à ne pas s'effondrer, comme
jamais
ne disparaîtra la matière qui transforme
sans faute
chaque mouvement de départ, qui s'étire
comme
une pâte, en retour. Nos rondeurs sont la
forme
dans laquelle nous rattrape le déjà vu: la
courbe
du chemin des souvenirs où nous marchons
non consommés.*

La Collection *Domaine croate* de l'Ollave continue son exploration de la poésie du pays balkanique en présentant, dans la traduction de Martina Kramer et Brankica Radic, une anthologie poétique de Sibila Petlevski (1964), auteur aussi de romans, pièces et essais de théâtrologie. Des poèmes à l'écorce rugueuse, tous avec la même structure linéaire, un brin hermétiques. Poésie de solitude rocheuse, qui plonge ses griffes dans la primordialité de l'être et confie à l'oubli ses raisons de survie, puisque "Là où autrefois battait/ le cœur d'enfant sous les os tendres, des petits tambours de guerre battent le rythme/ de pensées claudicantes" (*Une question d'habitude*) et l'amour se liquéfie car « Rien ne nous lie à part/ la déroute. » Et les mots de passe de l'oubli font place à la haine des remplacements.

Sibila Petlevski
Les mots de passe de l'oubli
L'Ollave

Barbara Pergolizzi e il pesciolino inventore

Barbara Pergolizzi è una giovane donna di Messina. Ha molte qualità: è danzatrice e coreografa e s'è laureata, con una tesi in letteratura italiana contemporanea su Andrea Genovese, con il professore Cosimo Cucinotta, un critico raffinato, autore di saggi sulla letteratura italiana e siciliana tra Otto e Novecento di grande acuità e ricchezza documentaria. Barbara ha la fortuna di vivere sullo stretto, laddove il mare si restringe e la costa calabra sembra di toccarla con mano, insomma a due passi da dove i pescatori di Stefano D'Arrigo si confrontavano con il pescebestino, l'Orca cariddica. Sin da bambina il mare deve aver abitato la sua graziosa testolina e i suoi sogni infantili devono essere stati agitati da pesciolini gentili e da pesciazzi spaventosi, da navi naufragate e sirene incantatrici che attirano nelle sabbie mobili sottomarine non gli Ulissi di passaggio, ma gli stessi loro mezzi simili, la ittica fauna. Avviata dal suo chiarissimo professore universitario a confrontarsi per la tesi a uno scrittore piuttosto atipico, Barbara Pergolizzi ha finito col soccombere anche lei alla sirena della scrittura. E lo fa, con eleganza e delicatezza, pubblicando un volumetto per grandi e piccini, meglio per pesci e pesciolini, che sono i protagonisti delle cinque favole marine in quel di Corallilandia, dove *Scientifish*, il pesciolino inventore, nuota appunto come un atipico pesciolino. La grazia di queste favole, tutte diverse ma idealmente legate dalla presenza di questo pesciolino inventivo che si fa in quattro per salvare il mare dalla spazzatura, proteggere le vecchie stelle che cadono per trasformarsi in stelle marine, e altre avventure del genere, sta tutta nella fluidità della lingua, la scioltezza e semplicità della narrazione. Una lieve poesie illumina certi quadri come avviene ad esempio per la danza dei cavallucci marini. Il libretto è ampiamente illustrato, con simpatici disegni dai tratti nitidi di Emilio Rao, mentre il visino di *Scientifish* a été tratteggiato da Eleonora Pergolizzi.

Barbara Pergolizzi
Scientifish, il pesciolino inventore
Casa Editrice Kimerik

Andrea Genovese

Stanze per Simonetta

Indecifrabili viole
ti fioriscono sul seno
parvenze dell'estasi
nella malva ritmata.
E le molli anche
uno schermo sottile
sovrappone al cappio
inghirlandato.

La cerbiatta
adolescente
è musa delle nove
dissonanze per l'incauta
messinscena
nell'acropoli alata.

O amata
le cui reni
la chimera spezza
ninfa gentile
dipinta
in poche stanze
d'un soporifero giardino.

L'amalgama
della tenue stella
accelera il tramonto
nel cinghiale
braccato
da levrotti implumi
prima che mani pelose
rendano con la calce
impraticabile
il pertugio.

(*Mitosi*, Scheiwiller,
Milano, 1983)

La presenza di Andrea G. tra due donne vuole solo ricordare che il pronome Andrea, venendo dal greco, signi fica virilità e che ben fanno i francesi a darlo alle proprie figlie, visto che le donne in quel paese non solo sono in genere belle e affascinanti, ma da sempre incarnano la virilità più dei loro maschi.

Marica Larocchi e le sue donne brianzole

Marica Larocchi pubblica tre lunghi racconti (il secondo è piuttosto un breve romanzo), *Uno scherzo innocente*, *La chioma di Berenice* e *Disamore*, raccolti sotto il titolo *Fantasm*, che è e non è sviante. Forse l'autrice ha esitato a dare il titolo più appropriato, Tre donne sole, se il romanzo di Pavese e il film di Antonioni da quello ispirato non l'avessero probabilmente portata a scegliere quello ora in copertina che, un nudo di Delacroix aiutando, rimanda a voluttuose eccitazioni. In realtà le protagoniste di questi racconti esprimono un profondo malessere femminile tipico del nostro tempo, e ci sono forse, in sottofondo, anche cenni autobiografici.

La solitudine e il turbinio della sensualità sono qui orgogliosamente rivendicati come margine positivo e negativo di libertà se non addirittura di fatalità cosmogonica (la complessa articolazione di *La chioma di Berenice* rimanda all'immensità e precarietà del cosmo). Queste donne mal radicate fanno pensare, non certo per affinità stilistiche, alla reazionaria e cattolica Brianza di Gadda, al chiuso ambiente dei pragmatici industrialotti lombardi del secolo scorso. Tuttavia il mondo di Marica Larocchi non ha né la violenza linguistica gaddiana, né il cinismo doloroso delle donne pavesiane, è una delicata trascrizione di scelte esistenziali condizionate dalla casualità. Certo, come spesso accade oggi, i personaggi maschili sono pallidi alter ego, la narratrice concentrata e connivente con la sensibilità di donne, che conquistano un'autocoscienza acuta del proprio essere attraverso *le jeu de ruse* del destino. Uno stile schietto, denso e poetico che, per allusioni e brevi tocchi, si mostra anche diario di un'epoca, di tragici eventi storici che in parte spiegano e giustificano, a monte, le angustie e i naufragi casalinghi. Una meditazione sulla società dei nostri giorni, la fatuità del rapporto amoroso ma anche il coraggio di vivere, tra lo scetticismo e la filosofia popolare del "Non muove foglia che dio non voglia".

Marica Larocchi
Fantasm
Manni Editore

MARIVAUDONS-NOUS

Arlequin poli par Michel Raskine et l'argent de la princesse TNP de Villeurbanne

Quel étrange destin que celui de Marivaux. Lui qui doit tout ou presque aux Comédiens-italiens de Paris, il n'a pas connu pratiquement de fortune en Italie, lui qui n'a récolté que le mépris des intellectuels ses contemporains (La Harpe disait qu'a son théâtre « on sourit mais on bâille ») entra à l'Académie aux frais de Voltaire (son pourfendeur, piètre dramaturge, comme on sait, mais grand fustigateur, et c'est sa grandeur, des trois religions monochrétiens qui depuis plus d'une vingtaine de siècles purulentent, néologisme, l'humanité). Les critiques du XIXème siècle ne seront pas non plus généreux avec Marivaux, jusqu'à ce que Sainte-Beuve ne lui rende justice. Michel Raskine nous a habitués à un théâtre à l'ironie cruelle. Dans cette mise en scène de *Le triomphe de l'amour*, on peut de temps en temps sourire, par contre on ne bâille jamais. Pas de Commedia dell'arte, à peine quelques pirouettes, Arlequin ici est *poli* seulement par l'amour de l'argent, il est un vulgaire escroc, comme le jardinier Dimas qui, par ses juteuses déformations linguistiques, arléquinise un peu plus que lui. C'est au cynisme de l'âme, à l'égoïsme du cœur, à l'artifice des sentiments que Raskine s'en prend à bien des raisons. A la différence d'autres pièces de Marivaux, les personnages de *Le triomphe de l'amour* ressemblent beaucoup à ceux qu'on trouve dans les chefs-d'œuvre du théâtre italien, assez négligé en France, du XV et XVI siècles. La princesse Léonide/Aspasie, dans sa gestion de l'amour, même avec Agis pas seulement avec les deux vieux amants bernés, porte les stigmates de plus plébéiennes figures féminines des Piccolomini, Arétin, Ruzzante, Bibiena Arioste, Machiavel et j'en passe, le calcul politique en plus. Agis (Thomas Rortais) n'a rien de l'amoureux triomphant, et s'il va rentrer en possession d'un royaume usurpé, on sait déjà qui règnera, car Léonide (une excellente Clémentine Verdier) est une femme impétueuse pragmatique et moderne - même dans son habillement sur scène. Elle mène le jeu de l'amour et non pas du hasard, à souligner que la prise de pouvoir des femmes est chose faite depuis longtemps, d'ailleurs de bon bec il n'y a qu'à Sparte, on le sait depuis Villon. Mais le mieux de cette création on le trouve dans la richesse psychologique de Léontine et d'Hermocrate (interprétés par Marie-Fred Guittier et Alain Libolt avec une subtilité absolument sublime) que nous éloigne de la comédie italienne et de Molière lui-même, en cassant le mythe dur à mourir du marivaudage. Fade l'Arlequin (pas le comédien, Maxime Mansion, qui s'en tire bien comme Prune Benchat dans *Corine*), tandis qu'un personnage tout rondement peinturluré comme Dimas permet à Stéphane Bernard de briller dans un rôle peut-être pour lui (ou pour moi ?) inédit. Les costumes de Léontine et Hermocrate, dont Raskine s'est chargé lui-même (avec la collaboration de Marie-Fred Fillion), au début noirs et doctoraux, ancrent la pièce à son époque, tandis que ceux de la fin, d'excursionnistes de notre temps, soulignent le ridicule engendré par la tromperie amoureuse. C'est le moment le plus joyeux de la pièce, cette ridiculisation de la philosophie. Le décor de Stéphanie Mathieu et les lumières de Julien Louisgrand étaient là juste à souligner la double *inconstance* temporelle, l'ambiguïté du présent (le sac de supermarché !) et d'un XVII siècle encore épris de déguisements homme-femme. Au fond, Raskine a bien compris que Marivaux anticipe non seulement Beaumarchais mais au loin, et ce sera plus évident dans la tarde comédie *Les acteurs de bonne foi*, Pirandello.

Andrea Genovese

Demande de Stage

à une comédienne

Mon cher mirage,
je vous écris du fond de ma cage
loin de la lumière de votre image.
Pas de vos nouvelles. Dommage!

Avez-vous trouvé volage
que je vous aime
à peine aperçue au passage?
Pourtant, mon échaudage,
vous aimez Dieu dont les plus sages
n'ont jamais vu le personnage
ni à l'église de votre arrondissement
synagogue ou mosquée de dépistage
et autres lieux de couillonnage.

Moi je ne vous parle, mon ailage,
ni de couchage ni de mariage:
j'aime regarder votre visage
et pudiquement votre corsage
sans faire de marivaudage
sur vos apanages.

Auriez-vous peur de mon âge?
Ou encore de mon langage?
Ou des sondages
qui ne donnent à mes pièces, ô rage!,
aucun espoir d'enfilage?

C'est ça, mon beau plumage,
aucun prince ne m'engage
puisque je dénonce les gaspillages
qui causent votre chômage.

Mais ce n'est pas à mon sauvetage
que je vous appelle:
je voudrais votre compagnonnage
une fois pour vous servir de page
ou de simple moulage
sur scène ou sur une affiche.
Votre amitié pour un démarrage
vers d'autres terres et rivages
de nouveaux mondes et étoilages.

A moi, il suffit un peu de potage
un peu de pain et de fromage
pour nourrir mon cafouillage.
J'ai pas la main du singe pour badge
j'écris comme un âne au bourrage
j'ignore des mouches l'encollage
mais je peux vivre dans un marécage
du seul souvenir de votre souriage.

Et je vous offre le Midi en Partage
si l'Annonce à Marie et davantage
c'était quel'un d'autre, hélasage!,
qui vous le donne le soir pour gage.

FLEURS DE PLATEAU

Karin Martin-Prevel, Camille Pasquier, Sophie Assante, Yasmine Ghazarian

Franca Rame en bombe sexuelle Espace 44

Lorsque, dans les années soixante, le mouvement des étudiants, les groupuscules maoïstes, les intellectuels de gauche se sont mobilisés à Milan pour occuper une salle publique et donner ainsi un théâtre à Dario Fo et Franca Rame, fraîchement renvoyés de la télévision à cause de leur satire anticléricale, personne n'aurait imaginé que Dario Fo serait devenu un Prix Nobel, personne n'aurait considéré ni lui ni sa femme des écrivains. Ni que certaines de leurs pièces, à l'écriture approximative mais aux canevas riches d'inventivité histrionique, surtout pour l'imparable Dario, jongleur et comique hors norme, auraient fait le tour du monde. Dans *Une Femme seule* la main de Franca Rame est prépondérante, c'était le féminisme naissant dans les années où la société italienne s'enfonçait dans la guerre civile, c'était la mise en question bouffonne du machisme archaïque. Aujourd'hui, la veine jouissive et prolétaire de Franca Rame est difficilement récupérable, même en Italie. Cette création de la Compagnie Le théâtre de l'Acteur, mise en scène par Aurélie Sorrel-Cros, s'aventure en terrain miné et change Maria, la ménagère italienne, en une photographe très française, car la longue romance de Donizetti du début ne crée pas une atmosphère italienne, noyée dans toute sorte de musique par la suite. Non seulement la ménagère est photographe mais elle est aussi une bombe sexuelle, car Yasmine Ghazarian ne nous prive pas de la nudité de ses charmes, et ce n'est pas la moindre de ses qualités. Par moments, on a la sensation d'avoir sur scène Monica Vitti, l'actrice fétiche d'Antonioni, et son jeu provoquant ne manque pas de panache. Il y a dans l'affiche une photographe de vrai, Anne Bouillot, qui expose dans une galerie à côté du théâtre et dont la visite est préliminaire au spectacle. Des nus plutôt fragmentés et sensuels, où surtout pointent les bouts de jolis seins fièrement dressés qu'on suppose être celles de la jolie comédienne, franchouillardement insatisfaite plus du mari que de notre société.

La Compagnie Traverses de retour à Lyon Théâtre Sous le Caillou

Après des années de pérégrinations en résidences créatives, en Ardèche Nord-Isère et ailleurs, la Compagnie de Valentin Traversi et Karin Martin-Prevel revient à ses sources, bien décidée à se réimplanter dans le quartier de la Croix-Rousse. Pour ce faire, elle a tapé le coup fort. Grâce à l'hospitalité de Pascal Coulan, Traversi a investi le jeune Théâtre Sous le caillou, y présentant de janvier à février bien trois pièces, *Histoire de l'homme, Tête à tête, Mon chat s'appelle Odilon* (plus une quatrième *Malaga* à la Salle Paul Garcin et une cinquième, *Les îles flottantes*, dans les restaurants du Grand Lyon) de Paul Emond, l'auteur dramatique belge, à Lyon pour l'événement. Metteur en scène, Traversi, joue dans toutes les pièces avec Karin Martin-Prevel, qu'on retrouve seule dans *Mon chat s'appelle Odilon*. Karin est une délicate figure de la scène lyonnaise, une actrice à la sensibilité rare. Valentin par contre a le jeu musclé d'un méridional en croix. D'autres comédiens sont à leur côté, comme Alain Blazquez. Pour *Malaga*, jouée exceptionnellement à la Salle Paul Garcin, ils étaient accompagnés par Nadine Emin et Jacques Pabst. Il s'agit d'une pièce terriblement pirandellienne avec un grain d'humour noir belge (Simenon au loin). Quatre personnages se rencontrent sur un quai de gare, le soir d'une grève des cheminots. Leur départ pour les vacances est compromis. La discussion anodine s'envenime peu à peu, ils sont au bord de la crise de nerfs, émergent les rancunes, les haines, les frustrations de leur vie. Traversi est superbe dans son rôle extroverti, tandis que Jacques Pabst, d'un calme british, monte en puissance vers la fin de manière hystérique. Avec aisance et brio, Nadine Emin incarne un personnage de femme volatile qui masque elle aussi ses blessures existentielles. C'est à Karin qui revient le rôle plus complexe, d'une femme alcoolique, tout près de la déchéance, moulée dans une colère où se cache, comme pour son Jacques Pabst de mari, la violence meurtrière. *Malaga*, rêve d'un voyage rendu impossible par un mouvement social, dénonce le mal de vivre, l'incommunicabilité des êtres. Par ce choix artistique, Traversi nous ramène à un théâtre de textualité rigoureuse. Une belle rentrée en matière de sa compagnie, à laquelle ne manqueront pas les difficultés dans un paysage lyonnais encombré, où souvent les décideurs publics regardent à la façade de l'engagement banlieusard et au spectaculaire sans sub(s)stance.

Zoom sur un Solo Théâtre des Clochards Célestes

Deux monologues qu'on pouvait déguster le même soir, aux antipodes l'un de l'autre (l'un, *Zoom*, gentillet et bavard, l'autre *SoloS*, très poétique et avare de texte), pour deux comédiennes, elles aussi aux antipodes, l'une fluette l'autre grassouillette, mais bien décidées toutes les deux à donner voix et couleurs à leurs personnages. Dans le cas de *Zoom*, qui a sur le papier un auteur (Gilles Granouillet) et un metteur en scène, Jean-Marc Galéra, l'histoire édifiante ressent malheureusement de l'assistanat social. Une femme inculte et dépourvue, férocement maternelle jusqu'à finir en prison pour avoir battu un enfant rival du sien, rêve un futur d'acteur pour celui-ci. La mise en scène est théorique. Sophie Assante, entre naïveté et innocente agressivité, fait de son mieux pour ne pas s'abîmer dans le mélo. En arrière plan, un milieu social où, dans la réalité, le plus souvent, les jeunes deviennent dealer ou vont partir faire la guerre en Syrie. Ce ne sera pas ce théâtre des bons sentiments qui les fera devenir violoncellistes, comme l'enfant chéri. *SoloS*, de et par Camille Pasquier, est de ces rares spectacles où ne sachant pas si cibler un public d'enfants ou un public d'adultes, on en tire parfois, miraculeusement, un petit chef-d'œuvre qui peut toucher et les uns et les autres. Dans un décor de sacs en papier, marionettisés à souhait, avec des petites phrases souvent indistinctes, allusives, Camille Pasquier, habillée comme une Colombine mélancolique, construit tout un monde onirique et surréel, fait de suggestions de voyages fantastiques, où la solitude s'estompe dans une douce ironie. La comédienne est absolument impeccable dans la finesse de son jeu, nous amène sur des océans ou vers la Lune., par des touches légères et délicieuses qui ne manquent pas de gravité. A la fin, même le texte, fragmentaire bricolé et pudique, en ressort exalté par cet enrichissement qui lui vient d'une performance savamment orchestrée, imprégnée de fraîcheur et poésie.

ESCAPADES

Copland - Lacornerie

Les femmes de *Tender Land*

(Laure Barras, Lucy Schauer,
Odile Bertotto, Alexandra
Guerinot, Sharona Applebaum)

Théâtre de la Croix-Rousse

C'est parce que je ne suis pas un journaliste en activité de service, obligé à travailler dans l'urgence quotidienne, qu'il m'arrive de voir parfois des œuvres dont on a déjà beaucoup parlé des années auparavant, au moment de leur création. Je réagis souvent en retard, en tant que spectateur écrivant (adjectif), d'ailleurs je ne pourrais faire autrement, à ce que je vois, au moment où il m'est donné de le voir. Ce que je peux dire donc de ce *Tender Land* d'Aaron Copland sur livret d'Erik Johns, mis en scène par Jean Lacornerie, ne peut ajouter grand chose à ce qui a déjà été dit. Bien qu'un peu mélo, ce n'est pas une comédie musicale comme on s'attend qu'elle soit, sentimentale et Broadwayenne. Je l'ai trouvée d'une beauté même offensante, à partir du moment où je ne réussis à trouver le moindre détail pour y tirer contre une quelque fléchette. Je m'étonnais du fait que, un peu éloignés des premiers rangs, la musique et le chant puissent arriver si limpides, portés par une acoustique parfaite. Et d'avoir en même temps une vision plongeante sur l'ensemble du décor et des mouvements des acteurs. Une scénographie picturale luxuriante, avec une énorme palissade noire sur le fond, un demi-rideau à l'avant du plateau, où sont projetés les mouvements des acteurs manipulant les marionnettes d'Emilie Valantin dans des maquettes, qui reproduisent la ferme et la grange de la famille rurale de l'Alabama, protagoniste de *Tender Land*, confrontée à la grande dépression américaine de 1929 et aux chambardements affectifs et sociaux qu'elle a

engendrés. L'impressionnisme musical de Copland, dans celle qui est son unique œuvre théâtrale, écrite à 52 ans, n'a pas oublié ses dettes avec l'avant-garde culte du début du siècle, ni son ballet *Appalachian Spring*, ni la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak. La suggestion du jazz, mais plus encore la volonté de s'inspirer au folklore des Etats Unis, s'accompagne en Copland d'une participation émotive très forte, affecté comme il est par les effets dévastateurs de la grande crise qui a déboulonné la vie de tant de familles, si bien décrite par John Steinbeck dans *Les raisins de la colère* et l'homonyme film de John Ford, bien que le compositeur doit son inspiration à un livre de James Agee et du photographe Walker Evans.

Les treize instrumentistes de l'orchestre de l'Opéra de Lyon dirigés par Philippe Forget en version de chambre, dans la salle en bas du plateau, semblaient emportés par la richesse mélodique de la partition et en retour par le chant des interprètes, tous très convaincants, et sans faiblesses vocales à mon avis de simple amateur de musique, touché particulièrement par Lucy Schauer, Stephen Owen, Odile Bertotto, Laure Barras et Remy Mathieu. La scénographie de Bruno de Lavenère, les costumes de Robin Chemin, la chorégraphie de Thomas Stache, les lumières de Bruno Marsol, les images (surtout) de Seb Coupy, permettent au metteur en scène de mieux se concentrer sur l'épaisseur psychologique d'un monde paysan dont la crise est venue balayer les valeurs puritaines et patriarcales. Dans sa lecture de l'œuvre, or pudique et recueillie, or *tendrement* passionnée, Lacornerie montre une grande sensibilité humaine, historique même, qui se concrétise à la fin dans la projection (tirée du film de Ford ?) d'une route de campagne triste et désolée.

La Roxane de
Jérôme Savion

Théâtre des Marronniers

Quasi oublié, et à peine connu par ses œuvres et ses voyages imaginaires qui ont anticipé Verne et Wells, Cyrano de Bergerac doit à Edmond Rostand, (un auteur dramatique à peine passable et cependant génial dans son *Cyrano* dont le succès tombât comme la foudre, entre les derniers battements réalistes du théâtre d'Antoine et le mallarméladisme d'époque) son immortalité romanesque. Le panache est tellement gazeux qu'il enivre et entraîne. Et de Coquelin, son premier interprète, à Jacques Weber, de grands comédiens ont servi ce rôle. Mais j'ignore s'il y a des précédents où un comédien s'est arrogé la gasconnade d'interpréter la pièce en solo. Jérôme Savion l'a fait, avec la complicité de Caroline Boisson, collaboratrice artistique plus que metteur en scène, avec son *Cyrano Project*. Le prétexte d'un metteur en scène, qui se retrouve lâché au dernier moment par ses comédiens, me rappelle que mon ami Pierre Bianco, pour monter sans sous ma pièce *La vie de paroisse*, a vu s'échapper la troupe une semaine avant la première (de jeunes comédiens mis en garde par des fondés de pouvoir à ne pas se contaminer avec un auteur pestiféré) et réussit à remplacer miraculeusement les sept huit qui avaient donné forfait. Dans ce *Project* il y a un travail d'une subtilité et d'un panache extrême, car Savion manipule tous les personnages sans jamais trahir le texte, avec verve, rugosité, poésie, avec l'aisance d'un comédien chevronné et cependant humble dans l'auto-ironie. Un décor de bric et de broc, épées, outils de golf, une échelle, des casques de fantassins de la première guerre mondiale, deviennent les remparts du siège d'Arras ou servent autrement les comédiens, qui lit lui même les didascalies de la pièce d'une manière sournoise et du meilleur effet. Mais il sait donner vérité psychologique aux personnages, par la fraîcheur de sa gestualité (délicat, joli et amusant le tour de la main des cheveux à la nuque pour matérialiser Roxane). Plus qu'une performance, un défi qui nous révèle un comédien talentueux et sensible. A signaler les lumières de Pascal Nougier.

LA VIE DE PAROISSE

Andrea Genovese

*Je commence à publier le texte de ma pièce **La vie de Paroisse**, dans l'illusion de pouvoir trouver aujourd'hui des gens de théâtre moins lâches et moins cons que ceux avec qui Pierre Bianco, metteur en scène, et moi nous avons eu affaire au moment de sa création au Carré 30 de Lyon en décembre 1996.*

La vie de paroisse

"Un pamphlet délirant sur la vie culturelle française, une satire drôle et amère des institutions et des créateurs dans la ronde des subventions et des renvois d'ascenseur. Une langue inventive et des dialogues étonnants."

Sur **La Vie de Paroisse** : Antonio Mafra dans *Le Progrès*, Jurdice Malla (Jacques André) dans *Lyon Off*, Nicolas Blondeau dans *L'Extraordinaire*, Paul Gravillon dans *Le Progrès*, Nelly Gabriel dans *Le Figaro*, Caroline Jambon dans *Lyon-Capitale*, Marielle Creac'h dans *Lyon Poche*.

PERSONNAGES

L'Abeillesse des Carmincites
Esmeralda
Non-Dite
Bénédicté
Le Dauphin
Écho
L'Absolu
Catherine de Médicis
L'Antenniste
Oncle Pissou
Le Clochard
L'Attachée de Messe
Le Poète Siculoïde (si on veut)
En cas de grave crise mondiale, six comédiens suffisent

CONSOMMÉ DE LA PIÈCE

A l'occasion du vernissage à l'Aquarium Paroissial de la bitte sculptée, sous commande du Prince Adjoint, par Jean de la Croix-Rousse, manifestation honorée par la présence de Catherine de Médicis en personne, tout le TOP 50 de la culture paroissiale est en fermentation. Non seulement pour l'événement, en lui-même transcendantal au point de justifier la descente sur terre de l'Absolu (tombé amoureux de la jeune comédienne Non-Dite), mais aussi parce que le Poète Siculoïde est en disgrâce et fait l'objet d'une instruction inquisitoriale, à la suite des accusations de sodomification et porcellerie portées contre lui par Esmeralda, jeune comédienne abusée, dont l'exemple sera vite suivi par sa copine Bénédicté.

L'Abeillesse des Carmincites, puissant personnage mais auteur dramatique jusqu'ici ignoré, à la suite de l'avènement du Prince Adjoint et de l'aide accordée par la Direction du Saint Réceptacle, peut finalement être montée et autour d'elle se recueillent les jeunes filles en fleur qui abandonnent par paquets le Poète Siculoïde.

Des personnages haut en couleur, le Dauphin du Prince Adjoint, Monsieur Écho de la Pendule, l'Antenniste, Oncle Pissou du Crac et l'Attachée de Messe du Grand Metteur Insane, participent à cette atmosphère de frénésie artistique et culturelle qui internatiobanalise la paroisse aux frais du contribuable. Mais, au Grand Buffet sublimant la création culinaire en tant que service public, se présente un Clochard qui n'a pas de sous pour rentrer chez lui.

PREMIER ACTE

Le réfectoire des Carmincites
Scène I
*(L'Abeillesse des Carmincites,
Esmeralda)*

ABEILLESSE: Racontez ce que vous avez vu, ma fille.

ESMERALDA: J'ai vu le Poète Siculoïde jeter de l'huile sur le feu, pour me faire brûler d'amour coupable.

ABEILLESSE: Quel type d'huile a-t-il employé?

ESMERALDA: De l'huile de chicorée.

ABEILLESSE: Cette huile était-elle blonde ou brune?

ESMERALDA: Elle était d'une couleur diabolique.

ABEILLESSE: Cette huile se trouvait-elle à l'intérieur d'une bouteille, ou dans l'air, en forme d'esprit malin?

ESMERALDA: Il la pissait.

ABEILLESSE: Combien de fois a-t-il pissé cette huile?

ESMERALDA: Cinq fois le matin et cinq fois l'après-midi.

ABEILLESSE: Comment justifiait-il cette aspersion d'huile?

ESMERALDA: Par le commentaire de l'Ecclésiaste. Vanitas vanitatum.

ABEILLESSE: Tu connais l'Ecclésiaste?

ESMERALDA: Oui, c'est le Poète Siculoïde qui me l'a présenté. Jamais ma mère ne m'avait parlé de l'Ecclésiaste.

ABEILLESSE: Le Siculoïdes, donc, voulait que l'Ecclésiaste te fasse jouer au Théâtre des Carmincites. Peux-tu me dire dans quel rôle?

ESMERALDA: Dans le rôle de Sœur Claudel. Mais l'Ecclésiaste n'a pas trouvé de son goût mon soulier. Et il s'est barré.

ABEILLESSE: Et c'est alors que tu as compris que le Siculoïdes était un sorcier.

ESMERALDA: Oui, Sainte Mère.

ABEILLESSE: Revenons à l'huile. Es-tu sûre qu'il s'agissait d'huile de chicorée? Réfléchis bien, car ton accusation peut mener le sorcier tout droit et tout gauche au bûcher.

ESMERALDA: Je vous le jure sur le sexe de ma sœur qui est Vierge, Sainte Mère: c'était de l'huile de chicorée.

ABEILLESSE: Et tu affirmes qu'avec cette huile, une fois, il a cuisiné des frites?

ESMERALDA: Absolument.

ABEILLESSE: Quelle saveur avaient ces frites?

ESMERALDA: Une saveur diabolique.

ABEILLESSE: Salées ou insipides, je veux dire?

ESMERALDA: Mi-figue, mi-raisin.

ABEILLESSE: C'est bien, ma fille. J'informerai de tes bonnes dispositions l'Abbé Louise, qui est chargé de l'instruction du dossier contre l'hérétique. Il t'écouterait avec attention et tendresse.

(Suite en attente de l'*Imprimatur Sanctae Romanae Ecclesiae*)

GAZZETTA PELORITANA

Ndrìa Genuvisì

Cara Morgana

L'isola pedonale sembra essere in queste settimane la donna più corteggiata di Messina. Meglio tardi che mai affrontare il problema con un'ottica non circoscritta, come nel passato, a valorizzare i negozi di una via privilegiata, non si sa bene a che titolo, se non clientelare. Un'isola pedonale, concepita come un servizio da rendere ai cittadini perché fruiscano in pace dei rari luoghi *patrimoniali* o semplicemente rubati al traffico disordinato e incivile, potrà forse rasserenare lo spirito litigioso dei peloritanesi, le cui frustrazioni si scaricano spesso sulle loro macchine innocenti. Isole pedonali bisognerebbero anche in periferia, per esempio lungo Viale Giostra. È un mio vecchio sogno quello di florealizzarne almeno le corsie laterali, anche se allo stato attuale delle cose è difficile sapere quali rischi corra quella centrale, dove è interrato il torrente, in caso di alluvioni subitane. Comunque sia, immaginate le due corsie come viali alberati, da animare con spazi e giostre per i bambini, attività ludiche e sportive per i giovani e gli anziani, pedane e chioschi per iniziative culturali in certe ore del giorno e della sera in cui il traffico verrebbe sospeso o deviato verso la circonvallazione o via Palermo. Sindaco Accorinti, in fondo non ci vogliono poi somme faraminose per riprodurre in terraferma il miraggio di Fata Morgana. Chimera, dolce illusione sei tu....

*'U tô nomi
ntâ bucca*

Na pammuzza si tucciunia
pi-ddàrimi nu pocu di frischia.

Sta figghjola ssittata
supra na banchina
iavi tutta na matina
chi si-nni sta pinzusa
a vaddari n'aquiluni
ggiucari ch'i cavaddruni.

A lingua amara
pi la gran calura
i paroli mi restunu ntâ ula
mentri u celu si sculura.

Magari gghjuvissi
magari u tempurali mittissi
terra e mari suttasupra
cacciassi a mavarìa
di stu duluri vecchju chi furrià.

Magari tu fussi
pi-ddaveru ssittata
ntâ banchina e iò trimassi ancora
vaddannu 'a tô facci zucarata.

E nun fa nènti
si Nittunu ncazzusu
mi puntaria di novu 'u tridenti.
Quantu ggilusu avia a-gghjesseri
stu-ddiu 'i mmedda
si lassau friviri 'a mê vita
a focu lentu
ntâ sô pateddra.